

Pour une anthologie de l'humour ferroviaire

Olivier Maillart

Numéro 74, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89685ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Maillart, O. (2018). Pour une anthologie de l'humour ferroviaire. *L'Inconvénient*, (74), 78-80.



POUR UNE ANTHOLOGIE DE L'HUMOUR FERROVIAIRE

Olivier Maillart

Parmi les nombreuses religions de substitution qui s'efforcent de prendre la place du catholicisme en France, on trouve : le libre-échange, le football, l'astrologie, l'anti-racisme, les commémorations historiques (Première Guerre mondiale, Deuxième Guerre mondiale, extermination des Juifs d'Europe, guerres coloniales, esclavage – ces trois derniers épisodes menant entre eux une compétition féroce), l'islam et les grèves dans les transports. À des degrés divers, on peut en effet constater, liés à ces phénomènes d'ampleur et d'intérêt variables, des réflexes et comportements qui relèvent d'un mode de pensée archaïque et sacré propre aux populations longtemps perçues comme primitives par l'ethnographie occidentale : interdiction de critiquer, tabous, célébrations au-delà du bon sens, rassemblements de foules en extase, rituels expiatoires, lynchages symboliques ou réels, etc., etc.

Si le succès d'un certain nombre de ces religions dépasse largement les frontières hexagonales (le football, par exemple), pour d'autres on peut estimer que l'on a affaire à une variante locale, tout à fait spécifique à notre beau pays. Ainsi en va-t-il de notre amour immodéré pour les cheminots, pour leurs trains éternellement défectueux comme pour leurs grèves farceuses.

Encore faut-il s'y intéresser de près, car il est parfois difficile de s'y retrouver : récemment un responsable syndical accusait, au cours d'une grève dont il était l'un des acteurs les plus ardents, la direction de la SNCF de ne pas avoir prévu assez de trains (non grévistes, eux, donc) pour les usagers, cela nuisant à la « lisibilité » de ceux qu'ils bloquaient, lui et ses camarades, cette fois sciemment. Parfois, c'est une panne qui empêche une grève de se dérouler correctement. D'autres fois,

c'est une grève qui retarde une panne. Ou qui la déclenche. Vous pouvez prendre le problème dans tous les sens, les combinaisons sont infinies ! Et l'on y devine, en filigrane, une forme toute particulière de folie, c'est-à-dire de sagesse ironique, dont l'étude se fait encore attendre. On connaissait l'humour juif, l'humour anglais et l'humour noir. Il est grand temps de se lancer dans une brève analyse de l'humour ferroviaire...

La langue française en révolution permanente

La première force de la SNCF, c'est son usage unique de la langue française. Ami du *Bon usage* et du *Bescherelle*, toi qui entres dans une gare française, abandonne toute espérance ! Ici, sur les panneaux d'affichage, par les voix des haut-parleurs, un nouvel idiome prend forme. Les génitifs se télescopent, les images s'entrechoquent, c'est une splendide cascade d'incises et de groupes prépositionnels dont on peut légitimement craindre qu'elle n'aura pas de fin, comme dans ces gravures d'Escher où l'on voit des petits hommes monter ou descendre indéfiniment des escaliers impossibles, dans des architectures de cauchemar (« Suite à un incident technique dû à une mise en service tardive de la rame suite à un mouvement social... » ; « Nous sommes arrivés à Le Mans, nous vous prions de nous excuser pour le retard de quarante-cinq minutes avec lequel nous arrivons, retard dû à une panne du système d'aiguillage due à un incident voyageur avec un porte-bagage occasionné par la météo de ces derniers jours... » ; sans oublier la délicate question des « affaires personnelles » !).

Il y a un ton SNCF. Un univers mental. Des références, une grammaire, un lexique. La cohérence s'en observe sur l'ensemble du territoire. Jamais vous ne rencontrerez un contrôleur ni une personne chargée des annonces en gare qui parle un français « normal » (je ne dis même pas « correct »). Quand je pense qu'on se plaint parfois de la disparition des patois et dialectes ! Mais le français de la SNCF se porte à merveille ! Il innove, il invente, il construit et saccage avec un évident plaisir, chaque jour que Dieu fait, la langue française héritée !

Bien sûr, des esprits mesquins pourraient s'étonner du fait que, s'adressant prioritairement à des voyageurs français, la langue d'usage à la SNCF ne soit pas, tout bêtement, la langue française. Mais ce serait là nous priver de cette riche expérience qui consiste à se sentir, dès qu'on met le pied dans une gare, étranger dans son propre pays. Ce qui est quand même le but de n'importe quel voyage (par train ou par auto-car), non ?

Communication et disparition du réel

Si la SNCF met tant de soin à rééduquer ses employés pour parvenir à cette perfection langagière, c'est qu'elle réalise depuis des décennies d'importantes économies sur l'entretien de ses rails, de ses gares (qu'elle vend à tour de bras pour en faire des restaurants, des bureaux ou des habitations, pour ceux que le passage de ses trains berce comme le ressac de la mer), de ses voitures et locomotives.

Phénomène intéressant (et à bien des égards caractéristique de notre temps), la direction du groupe préfère en effet, plutôt que d'améliorer les services de transport dont elle a la charge, améliorer sa communication, c'est-à-dire les discours qu'elle tiendra sur la détérioration croissante de ces mêmes services. Bel exemple de cercle vertueux ! Pourquoi chercher à maintenir en état des infrastructures et des technologies vieillissantes quand on peut payer moins cher pour faire croire que celles-ci s'améliorent d'elles-mêmes ? On sent qu'on a affaire ici à de grands esprits, sortis des meilleures écoles. De grands esprits dont la mission, selon le grand projet moderne tel que l'avait résumé Jean Baudrillard, consiste à parier sur la disparition du réel et sur son remplacement par un double plus parfait, un simulacre, que les enthousiasmantes techniques de la communication auront pour mission de façonner.

Je me souviens ainsi (c'était un jour de grève, mais pour ce qui est de vous dire laquelle...), à la gare de Caen, d'une petite borne colorée, semblable par sa rondeur et sa fraîcheur plastique rassurante à un jouet éducatif pour enfant. Cette petite borne avait pour fonction de me poser des questions du type « Aimez-vous votre gare ? », « Aimez-vous y entendre de la musique ? », etc. Il y avait un compteur qui affichait le nombre de réponses, et aussi, bien logiquement, un gros bouton, rouge comme le nez d'un clown, pour enregistrer les réponses. Ah ah, m'étais-je dit, flatté, voilà que mon avis compte : c'est à moi, fidèle usagé de la ligne Paris-Cherbourg, que l'on demande mon opinion, c'est sur moi que repose toute l'évolution des choses. Mais, à y bien regarder, il n'y

avait qu'un seul bouton. On pouvait seulement, à propos du réaménagement de la gare en similigalerie commerçante, à propos de la musique d'ascenseur diffusée à toute heure, répondre OUI. Oui, j'aime ces innovations. Oui, j'en veux encore d'autres du même tonneau. Oui, je veux plus de couleurs, plus de musique, plus de bornes rigolotes à la R2D2. Tout cela avec force petits cœurs acidulés, bien sûr.

Le règne de la communication est celui de la dissolution du réel sous la positivité généralisée. La SNCF, de ce point de vue, j'en suis bien conscient, n'offre qu'un cas parmi d'autres. Mais un cas particulièrement heureux, tant l'effondrement de la qualité de ses services est patent. Il faut les entendre discuter, tous nos valeureux experts, les jours de grève (autant dire que cela revient souvent). Il faut les entendre s'invectiver entre partisans de la liberté d'entreprendre et défenseurs du statut des cheminots, et par-delà, disent-ils, le bien commun. Tous ces gens parlent dans le vide. Tous ces gens agitent des totems dont aucun n'a plus le moindre petit commencement d'existence concrète et vérifiable. La liberté d'entreprendre librement, quand on sert les intérêts de grands groupes parfaitement à l'aise avec les grands serviteurs de l'État (ils sortent des mêmes écoles) ? Tu parles ! Les cheminots, défenseurs de notre bien à tous et pas de leur petite tambouille ? Il suffit d'avoir la chance d'en connaître (c'est mon cas) et de discuter deux minutes avec l'un d'entre eux dans les réunions de famille, où l'alcool rend à la fois sentimental et moins méfiant, pour savoir à quoi s'en tenir...

Tout cela me rappelle une jolie méchanceté qu'on peut lire dans *À rebours* de Huysmans, et qui résume bien mon avis sur le sujet : « Il faut enfin une singulière dose de bonne volonté pour croire que les classes dirigeantes sont respectables et que les classes domestiquées sont dignes d'être soulagées ou plaintes. » Voilà. Vous pouvez changer les noms autant que vous voulez : à l'heure du simulacre généralisé, on ne se bat plus qu'avec des épées en plastique et des pistolets à eau, du côté des partisans de la libéralisation des services comme de celui des défenseurs des statuts hérités de la guerre et des locomotives à charbon. Et, bien entendu, moins ce dont on parle existe, plus on en parle fort. C'est une sorte de loi.

Les joies d'un voisinage confié au hasard

Je pourrais continuer longtemps à ricaner comme ça, mais il y aurait quand même quelque injustice à agir de la sorte. Les trains, les jolis trains auraient-ils perdu tout leur charme, toute leur capacité à faire rêver ? Soyons honnêtes, à prendre le train toutes les semaines que Dieu fait depuis des années, je puis en témoigner, il y demeure ce petit plaisir romanesque de la rencontre toujours possible. Qui sera assis à mes côtés ? En face, pas loin ? Une belle espionne, comme dans *La mort aux trousses* ? Un assassin, comme dans *L'inconnu du Nord-Express* ?

À ce jour, j'ai surtout eu droit à une version à peine appauvrie de la loterie de Babylone chère à Borges. Quelques objets trouvés (une perle, un badge à l'effigie de Flaubert, des revues froissées). Une jolie voisine qui lisait Kundera, rapide-

ment éclipsée par un gros type qui s'est assis entre elle et moi (gros type qui, pour ce que je pouvais en deviner, ne portait malheureusement pas de sous-vêtement). Un jeune militaire sympathique qui m'a expliqué suivre une formation, grâce à l'armée, pour devenir boulanger. Un vilain binoclard mal sorti de l'adolescence qui regardait sur son ordinateur des films avec Vin Diesel à la chaîne, tout en mâchant des chips au vinaigre. Une jolie étudiante qui rentrait chez elle en urgence, les yeux brillants de fièvre, et à qui j'ai tenu tout de même la jambe pendant près d'une heure, tout à ma joie d'avoir trouvé une si charmante personne avec qui causer.

Parfois, cela donne même des images étranges et belles. Quand notre train est tombé en panne aux environs de Lisieux, il y a quelques années, il a fallu descendre sur le ballast pour monter ensuite dans un autre train, et j'ai porté une vieille dame bien incapable de descendre et de remonter dans la rame, en l'absence de quai. Puis quand on marche dans le couloir central, en ne faisant que passer, on capte brièvement des images curieuses, comme si l'on était soi-même un travelling dans un de ces beaux films de Fellini ou de Wenders, *Huit et demi* ou *Les ailes du désir*, et que l'on accueillait au vol des éclats d'un monde peuplé d'êtres à la fois ridicules et touchants, nos semblables, nos frères : des gens concentrés sur

leurs écrans abrutisseurs, d'autres qui somnolent ; une jeune femme brune qui se serre avec fureur sur un type à lunettes, se blottissant contre lui comme pour s'y enfouir, puis se dressant brusquement pour jeter un regard inquiet vers la porte du compartiment lorsque celle-ci s'ouvre tout à coup ; des enfants vulgairesment criards, injuriés par leur propre mère, obèse et dépassée. Une fois, j'ai vu une personne allongée sur deux sièges, qui pour mieux dormir avait recouvert son visage de son manteau, offrant l'allure mystérieuse d'un fantôme, ou d'un mort qu'on aurait laissé là.

Et, dans le fond, peut-être est-ce là que réside la plus fine pointe de l'humour ferroviaire à la française ? Dans cet artistique mélange de gêne et de tracasseries que représente tout voyage, de cohabitations forcées tantôt désastreuses (mais jamais éternelles), tantôt délicieuses (mais alors, hélas, tout aussi fugaces, ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !), de climatisation en panne et de sandwiches au pâté, de retards à prévoir d'environ une heure à la suite d'une remise en service tardive de la rame, et de grandes jambes impossibles à étendre à cause de leurs putains de sièges à la con. Comme un bon résumé de la vie raconté par un demiurge farceur à moitié analphabète, plein de bruits de sirènes et de fureurs grévistes, et qui ne signifie rien. ■



Engagée envers les créateurs d'ici

LA
FABRIQUE
CULTURELLE.tv



Télé-Québec

Webster et Sophie Cadieux
Ambassadeurs

#LA
FAB   